

# Jacques Amyot ou le petit vagabond

D'après Enfances célèbres de Louise Colet

Texte paru dans Jeunesse – Organe de la section de la jeunesse de la croix-rouge française – n°1 de janvier – février 1926

Il faisait un froid rigoureux, la campagne était blanche de givre, des glaçons pendaient aux arbres et, sur la route solitaire de Melun à Orléans, un pauvre enfant de douze à treize ans, misérablement vêtu, chaussé de vieux souliers, se traînait péniblement. Exténué, souffrant du froid et de la faim, il finit par se laisser tomber au pied d'un buisson en répétant tout bas « Maman, maman ».

Ceci se passait il y a bien longtemps, les routes ne ressemblaient en rien à ce qu'elles sont aujourd'hui et les passants étaient rares sur ces chemins étroits, défoncés et remplis d'ornières.

La nuit commençait à tomber et l'enfant se désespérait lorsqu'il crut entendre le trot d'un cheval. Bientôt, en effet, apparurent deux cavaliers, l'un richement habillé, l'autre très modestement, le petit garçon se souleva en appelant à l'aide.

Le bon seigneur s'arrêta, demanda au petit ce qu'il faisait là si loin de toute habitation : « Je meurs de faim, dit-il, j'ai quitté Melun ce matin à 5 heures pour aller à Orléans, j'ai marché tout le jour sans rien prendre. »

Compatissant, le gentilhomme fit prendre quelques gouttes de cordial au petit et le mit devant lui.

« — Conte-moi ton histoire et surtout ne mens pas. »

« Je ne mentirai pas, j'ai bien assez honte de ce que j'ai fait. »

Et tandis que les chevaux fatigués allaient au pas, voici ce que raconta le petit : « Je me nomme Jacques, mon père est mercier à Melun, tout près de la place, ma mère et mes sœurs travaillent à la boutique, mais moi je n'ai jamais pu m'y intéresser, tout m'ennuie, sauf la lecture. Ce goût m'est venu quand j'étais bien jeune et dès que j'ai vu les beaux livres enluminés de l'église. Ma mère m'a fait aller à l'école en cachette de mon

père et malgré notre grande pauvreté, elle est si bonne ma mère ! Et elle sait combien j'aime les livres. Mais je n'avais jamais eu de livre à moi et hier matin, comme ma mère et mes sœurs étaient au four pour faire cuire le pain, et mon père sorti pour des courses, je gardais la boutique. Vint à passer un colporteur. Je ne sus pas résister au désir de voir ses livres. « Entrez, lui dis-je, montrez-moi vos livres, la vue n'en coûte rien. » « — La vue en coûte mon temps, je ne déballe pas si vous ne voulez pas acheter. » « —Déballez toujours. » Ce mot me perdit. Je regardais un beau livre latin. « C'est un écu, pas un sou de moins. » Je courus vite chercher ma petite fortune qui devait servir à m'acheter un habit, je la remis au marchand et je gardai le livre.

« Seulement quand le colporteur fut parti, je pensai à mon père, qu'allait-il dire ? Il verrait le livre, me le prendrait, me chasserait peut-être, comme il m'en avait tant de fois menacé, je résolus alors de me cacher.

« Je fermai la porte de la boutique et je montai vite au grenier où je couchais. Je m'y barricadai et n'entendant rien, je me mis à lire. Je comprenais très peu et, dans mes efforts pour lire la belle histoire de mon livre, j'oubliai mon imprudence. Tout à coup des éclats de voix m'apprirent que mon père était rentré. Je fourrai le livre dans ma paillasse et je me cachai sous le lit.

« Enfin un pas plus léger que celui de mon père se fit entendre. C'était ma sœur.

« Vite, ouvre, Jacques, pourquoi as-tu quitté la boutique ? notre père te demande. »

Je lui répondis en lui montrant le livre et en lui expliquant ce que j'avais fait.

« Il faut vite te sauver par le jardin et aller te cacher dans l'étable de notre oncle le boucher jusqu'à ce que notre mère explique ce que tu as fait. »

« Je mis mon livre sous ma souquenille et je courus à l'étable de mon oncle, où je m'assis dans la paille, lisant jusqu'à la nuit. Les pas de ma mère retentirent alors ; je me jetai à son cou en pleurant et en lui montrant mon beau livre, elle-même avait les larmes aux yeux.

« Ton père ne te pardonnera pas d'avoir payé ce livre si cher. »

— Ma mère, j'irai à Paris, j'étudierai dans les collèges, je deviendrai savant.

— Mais que ferais-tu seul, sans soutien, sans argent, dans cette grande ville ?

— Je ne sais pas, mais je dois y aller.

— Je reviendrai demain de grand matin, nous en reparlerons », dit ma mère en me remettant des noix et une galette.

« Je fis toute la nuit de merveilleux rêves et ce matin, avant que le jour ne se levât, je me suis sauvé bien vite, craignant d'être retenu par ma mère. Je pensais aller à Orléans

et de là à Paris, et tout d 'abord, je courus pour me réchauffer, mais à mesure que les heures passaient, j'avais si faim et j'étais si fatigué quand vous m'avez trouvé, que sans vous je serais mort de froid cette nuit ou dévoré par les loups. »

« Allons, allons, tu n'es pas aussi vagabond que je le craignais », dit le bon – seigneur, mais l'enfant n'entendit pas, il était tombé sans connaissance et une fièvre ardente le saisit. À leur arrivée à Orléans, le gentilhomme conduisit Jacques à l 'hôpital, où celui-ci demeura quelques jours, le gentilhomme l'y vint voir, lui promettant de donner de ses nouvelles à sa mère et lui remettant une lettre de recommandation pour un professeur éminent de Paris.

Aussitôt qu'il fut rétabli, Jacques quitta l'hospice muni de quelques provisions qui lui furent remises, et de douze sous, et il partit pour Paris.

Il y arriva par une belle journée, à l'heure du coucher de soleil et il ne se lassait pas d'admirer les églises, la Tour de Nesles, le Pré aux Clercs, les monuments, les collèges de la capitale de la France.

En ce temps-là, à presque tous les monuments publics s'adossaient de petites baraques et Jacques remarqua l'échoppe d'un imagier séparée par un petit espace vide de celle d'un cordonnier. Cette place serait bonne pour lui si on voulait bien l'y laisser. Il s'empressa de remettre sa lettre au professeur à qui il était recommandé et celui-ci, d'un ton bourru, lui dit : « Choisis ta place à la porte du collège, je verrai à te faire faire des commissions. »

Pour quelques sous, Jacques se procura une botte de paille et c'est enfoui dans cette paille qu'il passa sa première nuit à Paris. Dès le lendemain, il offrit gentiment ses services au cordonnier, aux jeunes étudiants qui passaient. Le cordonnier, en récompense, lui donna une assiettée de soupe bien chaude et cela réconforta le petit. Sa bonne mine, son air affable attirèrent les regards des jeunes gens entrant au collège et bientôt il devint le commissionnaire attiré de tous.

Il avait écrit à sa mère, ne lui contant que ses bonnes fortunes, sans parler des souffrances qu'il endurait dans sa botte de paille pour tout logis.

L'excellente femme, désormais, lui envoyait toutes les semaines un gros pain bis qu'elle faisait elle-même pour son enfant et que lui remettait un batelier. Ce gros pain et les quelques sous qu'il gagnait lui suffirent pour vivre et même pour s'acheter un petit vêtement.

Un matin qu'il lisait, assis, les jambes pendantes, sur sa botte de paille, il vit venir deux jeunes étudiants accompagnés de leur mère, les jeunes gens parlèrent à leur mère de la gentillesse du petit commissionnaire.

Frappée de le voir lire avec tant d'attention, la dame s'approcha, lui fit quelques questions et comprenant l'ardent désir de l'enfant de s'instruire, elle lui promit de parler pour lui au professeur de ses fils. C'était le même professeur que Jacques avait déjà vu. Cette fois, il le reçut plus cordialement et lui permit d'assister aux cours tout en continuant à faire des commissions. On lui donna une petite chambre sous les toits, c'est là qu'il étudia le français et le latin avec ardeur : rien n'était touchant comme de voir ce petit commissionnaire aux heures de récréation devenir le meilleur élève durant les heures de classe. Il n'enviait personne, il ne songeait qu'à travailler, il parvint même à s'acheter quelques livres qu'il lisait la nuit à la lueur de quelques charbons embrasés n'ayant pas d'autre lumière. Il apprit bientôt le grec au prix d'efforts insensés, et lorsque ses maîtres constatèrent qu'ils n'avaient plus rien à lui enseigner, ils voulurent montrer cet élève extraordinaire à François Ier et à sa sœur Marguerite de Navarre.

Le lendemain de ce beau jour, on vit débarquer du bateau faisant le service de Melun à Paris, un pauvre homme et sa femme venant à Paris pour la première fois – c'étaient les parents de Jacques Amyot.

Car tel est le nom du vaillant petit étudiant, qui devint fameux par la suite et dont la traduction des Vies de Plutarque demeure la meilleure peut-être de nos jours encore.

Fidèle au serment qu'il avait fait à l'âge de douze ans de doter l'hôpital d'Orléans pour les soins qu'il y avait reçus, il n'oublia pas de léguer une somme importante à cette charitable institution.